

POLITIQUE MARCHAND.—Voici deux plaisanteries qui la caractérisent très-bien. Un marchand de Londres interrogeant son fils qui revenait du collège: "Combien y a-t-il d'éléments, lui demanda-t-il?—Quatre, répondit l'enfant; l'air, la terre, le feu et l'eau.—Et le coton, reprit le père." Un général anglais s'emparant d'une redoute en Espagne, plante l'étendard britannique, et se retournant vers ses soldats, il leur cria: "Maintenant faites avancer les cotons!"

GROSSE POIRE PEU CONNUE.—Dans l'ouest de la France, on possède une bonne poire à cuire sous la triple dénomination de poire *Duchesse de Berry d'hiver*, *Belle angevine*, *Boliviar*. Cette poire est assez répandue dans les jardins de la Bretagne, notamment dans les environs de Lorient, où elle a fait apparition depuis 15 à 20 ans. Voici sa description:

Bois rouge chocolat parsemé de points-blancs, coloré fortement de rose du côté du soleil; fruit très-gros, allongé, ventru, formant callebasse, se conservant longtemps et délicieux à cuire; végétation des plus vigoureuses d'un bel effet en quenouilles ou pyramides; branches latérales légèrement horizontales; Pétiole blanc verdâtre; nervures longitudinales assez saillantes, feuilles largement arrondies en pointe.

Une de ces poires a été présentée à la Société royale d'horticulture, dans sa séance du 17 novembre 1841; elle était du poids de 750 grammes, et avait 24 centimètres de longueur. Ce fruit provenait des cultures de M. Doussal, pépiniériste à Kerentrech près Lorient.

BIZARRE EXPÉRIENCE.—Le 9 de ce mois, à Cambrai, des ouvriers mettaient en pratique une des plus curieuses expériences de physique que nous connaissions. On buvait sur les toits d'une maison en construction pour célébrer la pose du dernier chevron. Afin de faire prendre part à la libation quelques camarades qui se tenaient au bas de la maison, un malin du haut descendit une ficelle qui, partant d'un entonnoir, allait aboutir à un entonnoir renversé. Le vin, versé du haut du toit glissait tout le long de la ficelle et allait tomber dans le second entonnoir dont les ouvriers, chacun à son tour, plaçaient le bout dans leur bouche. Il y avait foule de curieux autour d'eux.

NEZ EN MOINS.—Des feuilles faites en 1837, près de la ville de Martres, à douze lieues de Toulouse, firent découvrir une statue de Jupiter Sérapis, plusieurs fragments de bas reliefs, un grand nombre de chapiteaux et notamment soixante bustes d'empereurs et d'impératrices en beau marbre d'Italie.

Ces morceaux sont en général d'un style très-remarquable. A l'exception d'une admirable tête de Vénus restée inactue, les Titus et les Marc-Aurèle, les Agrippine et les Messaline, ont tous laissé leur nez dans les ruines de Martres. Néron lui-même y a perdu le sien.

L'intelligente municipalité toulousaine, après avoir doté de ces curieuses antiques le musée de la ville, reconnut combien la majesté impériale perdait à être ainsi privée du centre indispensable à toute figure humaine. Une restauration fut votée et 400 fr. alloués à cet effet. Un peu plus de 6 fr. par nez.

On trouva un jeune statuaire qui accepta l'œuvre et la somme. L'œuvre était grande, et il faut le dire, le talent du sculpteur n'est pas resté au dessous de la tâche. Mais la somme était petite; comment, à ce prix, faire venir de Carrare des matériaux s'harmonisant avec le marbre primitif?

Le statuaire trouva plus prompt et plus économique d'emprunter les soixante nez aux chambranles de sa cheminée, qui avait vu le jour dans les carrières d'Orthez. Or, le marbre d'Italie est d'un blanc transparent. Celui des Pyrénées, d'un rose mat. Les empereurs et les impératrices qui ornent le musée de Toulouse, ressemblent assez à des ivrognes en goguette. Cela ne va pas mal à Vitellius.

La municipalité de Toulouse a 33 centimètres de nez, et le public artiste de cette cité intelligente demande à porter la chose en cassation.

—Un sot se vantait, devant Rivarol, de savoir quatre langues. "Je vous en félicite, lui dit-il; vous avez quatre mots contre une idée."

—A une représentation du *Don Giovanni* de Mozart, aux Italiens, un jeune fat fredonnait si haut certain air d'opéra, qu'il incommodait tous ses voisins. Un amateur, n'y tenant plus, se mit à dire: *Khe bestia!* (quel animal).—Est-ce que c'est de moi que vous parlez? lui dit le fâcheux.—*Vo, signor*, répondit le dilettante, c'est de Rubini, qui m'empêche de vous entendre.

—Un jour Louis XIV jouait au trictrac. Il y eut un coup douteux; on disputa: les courtisans gardaient le silence. Le comte Grammont entra: "Jugez vous, lui dit le roi.—Sire, c'est vous qui avez perdu, dit le comte.—Eh! comment pouvez-vous décider contre moi avant de savoir ce dont il s'agit?—Eh! sire, pour peu que la chose eût seulement été douteuse, tous ces messieurs vous eussent donné gain de cause."

LE CHIEN DU DÉCROTTEUR.—A la porte de l'hôtel du Nivernais, raconte Dupont de Nemours dans ses *Mémoires* lus à l'Institut, vivait un petit dérotteur, maître d'un grand barbet noir, dont le talent était de lui procurer de l'ouvrage. Il allait tremper dans le ruisseau ses grosses pattes velues, et venait les poser sur les souliers du premier passant. Le dérotteur, empressé de réparer le défil, présentait sa sellette: *Monsieur, dérotteur, là!* Tant qu'il était occupé, le chien s'asseyait paisiblement à côté de lui, il aurait été inutile alors d'aller croquer un autre passant; mais dès que la sellette était libre ce petit jeu recommençait. *L'esprit du chien*, et la gentillesse de son jeune maître, qui se rendait serviable aux domestiques, donnèrent à l'un et à l'autre, dans la cour de l'hôtel et dans la cuisine, une petite célébrité qui, de bouche en bouche, remonta jusqu'au salon.

Un Anglais illustre y était présent: il demanda à voir le maître et le chien; on les fait monter. Il se passionne pour l'animal, veut l'acheter, en offre dix louis, quinze louis. Les quinze louis tentent l'enfant, ébloui d'ailleurs par tant de grands personnages. Le chien est vendu, livré, enchaîné, mis le lendemain dans une chaise de poste, embarqué à Calais, et il arrive à Londres. Son maître le pleurait avec une tendresse mêlée de remords.

Joie inespérée! le quinzième jour le chien arrive à la porte de l'hôtel du Nivernais, plus croûté que jamais, et croquant mieux ses patates. Obligé de descendre plusieurs fois pendant la route, il avait observé qu'on s'éloignait de Paris dans une voiture, en suivant une certaine direction, qu'on s'embarquait ensuite sur un paquebot, qu'une troisième voiture menait de Douvres à Londres. La plupart de ces voitures étaient des chaises de renvoi.

Le chien, retourné de chez son acquéreur au bureau de départ, en avait suivi une, peut-être la même, qui prenait en sens opposé la route par laquelle elle était venue. Elle l'avait conduit à Douvres. Il avait attendu le même paquebot sur lequel il avait déjà passé, et descendu à Calais, il avait suivi pareillement la même voiture qui l'avait amené.

SINGULIÈRE STATUE.—A l'entrée du village de Thenailles (Aisne), on voit ce qu'on peut appeler la merveille de l'art de l'horticulteur. C'est une copie de la colonne Vendôme, surmontée de la statue de Napoléon, copie faite sur des proportions assez vastes puisque la colonne et la statue doivent avoir au moins huit à dix mètres de hauteur. Le sculpteur a choisi sa matière, non dans la pierre ou le marbre, non dans le bronze, mais dans le feuillage d'un simple sapin, et, de quelques pas, l'illusion est parfaite. La colonne est si parfaitement cylindrique, la statue si bien campée et sa pose si naturelle, qu'on est quelque temps à s'apercevoir que le ciseau d'un jardinier les a taillées sur un arbre en pleine vie. A quelque distance de cette colonne, il y en a une autre sur laquelle une aigle impériale ouvre ses ailes et se développe en entier. Le travail de cet oiseau dont le corps est tout à jour, et qui n'est formé que de jeunes pousses vivaces, est assurément très-curieux. Ces deux colonnes sont vraiment des chefs-d'œuvre d'imitation, de patience et de goût.

CANONIHAGES.—Plusieurs peuples de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique mangent la chair du chien. Les nègres le préfèrent à celle de tous les animaux. Leur plus grand régal est de manger un chien rôti. Ce même goût se rencontre chez les Kamtschadnes et dans les îles de l'Océanie. Le capitaine Cook fut sauvé d'une maladie grave en avalant du bouillon fait avec un chien. Hippocrate dit que les Grecs mangeaient du chien; les Romains en servaient sur leurs tables les plus somptueuses; Pline assure que les petits chiens rôtis sont excellents, et qu'on les jugeait dignes d'être présentés aux dieux. A Rome, on mangeait toujours des chiens rôtis dans les festins que l'on donnait pour la consécration des pontifes ou dans les réjouissances publiques.

Or, voici comment Porphyre, écrivain grec du troisième siècle, raconte l'origine de la coutume de manger du chien. Un jour qu'on sacrifiait un chien, certaine partie de la victime tombe par terre, le prêtre la ramassa pour la remettre sur l'autel; mais elle était trop chaude, et il se brûla. Par un mouvement spontané et assez en usage dans ce cas, il mit les doigts dans la bouche, et il trouva que le jus était fort bon. La cérémonie terminée, il mangea la moitié du chien et il porta le reste à sa femme. A chaque sacrifice, ils se régalaient de la victime. Bientôt le bruit en courut par la ville, chacun voulut en essayer, et dans peu de temps on trouva des chiens rôtis sur les meilleures tables; on commença par manger les jeunes chiens, et puis on fit cuire les gros.

Les bulletins de la récente expédition des Anglais en Chine nous ont donné des détails fort curieux sur la nourriture des Chinois; ils ne boient point le lait des vaches ni des chèvres, et ils rinient fort des soldats anglais, qui s'en gorgeaient à leur arrivée. Ils disent que le lait n'est autre chose qu'un excrement comme l'urine, et qu'il faut avoir un grand courage pour avaler cette boisson dégoûtante. Mais, en revanche, ils engraisent des chiens dans des cages, comme nous faisons de nos poulets; ils les nourrissent de substances végétales; ils les mangent et les trouvent excellents: c'est même un des mets les plus recherchés de l'Empire Céleste. On le vend dans toutes les boucheries chinoises; mais il ressemble à nos dinodes truffées, le public n'en achète pas; c'est une friandise réservée aux heureux du siècle. Il en était de même chez les sauvages de la mer du Sud.

Un officier anglais était à table avec un Chinois; il mangeait des croquettes bien rôties, qu'il trouvait fort à son goût: "Ce doit être fait avec du canard," se disait-il. Vouloir s'en assurer et ne sachant point le Chinois, il fit signe à son hôte, en lui montrant les croquettes du canard: "*Kouan, kouan, kouan, n'est-ce pas?*" Le Chinois répondit non, par un signe, et dit *Boou, boou, boou*, en contrefaisant le chien.

POST-SCRIPTUM.

Au moment où nous mettons sous presse nous apprenons que S. Ex. le Gouverneur Sir Chs. Metcalfe est arrivée à Boston avec sa suite. On assure quelle vint directement à Montréal, où elle serait attendue aujourd'hui. M. Des-aulles est arrivé par le même paquebot le *Columbia*.

PERDUS.

Sur le chemin du Sault au Récollet près de la barrière du faubourg St. Laurent, quelques papiers parmi lesquels se trouve un *inventaire*. Celui qui les aurait trouvés, est prié de les remettre à l'Evêché; il sera récompensé par le propriétaire.

A LOUER.

Une belle Maison en pierre à 3 étages, située au Faubourg de Québec, faisant face à la rue du Faubourg de Québec à l'angle de la rue Ste. Marie, S'adresser pour les conditions à M. l'Econome de l'Evêché.

AVIS AUX ENTREPRENEURS.

LES personnes qui voudraient entreprendre la réparation de L'EGLISE DE ST. PHILIPPE, sont priées de faire des propositions à M. le Curé de cette Paroisse, auquel il devront en même temps présenter les garanties exigées en semblable circonstance.

MM. les Editeurs des journaux français de cette ville sont priés de reproduire *gratis* cette annonce pendant un mois.

Montréal, 24 février 1843.

LIVRES NOUVEAUX.

LE SOUSSIGNÉ vient de recevoir une belle collection de LIVRES DE RELIGION, DRIOIS, MÉDECINE, LITTÉRATURE, &c &c. &c.

AUSSI,

IMAGES, CHAPELETS, MÉDAILLES, &c. &c. &c.

Il se charge à l'ordinaire de préparer des RÉGISTRES de Paroisse de 12 à 400 feuillets.

E. R. FABRE.

Montréal, 18 Nov., 1842.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire ou Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

On s'abonne au bureau du journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROTON, libraires de cette ville.

Prix des annonces:—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.

Chaque insertion subséquente, 7d.

Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s. 4d.

Chaque insertion subséquente, 10d.

Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d.

Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE, PIRE DE L'EVÊCHÉ.

IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET,